Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

122 | 2015

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2013-2014)

Bouddhisme chinois

Bouddhisme chinois

Conférences de l'année 2013-2014

Sylvie Hureau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1312>

DOI : 10.4000/asr.1312

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 57-66

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Sylvie Hureau, « Bouddhisme chinois », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 122 | 2015, mis en ligne le 04 septembre 2015, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1312>

Tous droits réservés : EPHE

**Recherches sur le *Fayuan zayuan yuanshi ji* de Sengyou (445-518),
première anthologie de rites bouddhiques (suite)**

La lecture des biographies, par laquelle nous avons commencé notre programme, nous a retenus plus longtemps que prévu ; aussi n'avons-nous pas abordé cette partie du programme. Nous la reprendrons l'année prochaine.

Lecture de biographies de moines des Six Dynasties (suite)

Nous nous sommes penchés cette année sur les onze biographies de la section sur l'« Abandon du corps » (*wangshen* 亡身) dans les *Biographies des moines éminents* (*Gaoseng zhuan* 高僧傳) de Huijiao 慧皎 (497-554), ainsi que sur les notes appendues qui concernent un moine supplémentaire. Nous avons aussi lu l'essai (*lun* 論) conclusif de cette section.

Une fois de plus, nous avons constaté que la source majeure de ces biographies est le *Mingseng zhuan* 名僧傳 (*Biographies des moines illustres*) de Baochang 寶唱 (env. 466-518) puisqu'il semble que tous les moines traités dans cette section du *Gaoseng zhuan* avaient une biographie dans la section *yishen kujie* 遺身苦節 du *Mingseng zhuan*. Nous nous devons toutefois de conserver une certaine réserve, due à quelques écarts dans l'écriture de trois noms : Tancheng 曇稱, Fajin 法進 et Huiyi 慧益 dans le *Gaoseng zhuan*, qui sont appelés respectivement Tanbi 曇苾, Faying 法迎 et Huigai 惠盖 dans le *Mingseng zhuan*. Si l'équivalence entre Fajin et Faying, d'une part, Huiyi et Huigai d'une autre part, n'est pas sujette à discussion, celle entre Tancheng et Tanbi est assez hypothétique et repose sur deux arguments légers : d'un côté le fait que dans le *Gaoseng zhuan* et le *Mingseng zhuan* cette biographie occupe la même place à l'intérieur de leurs sections respectives, la deuxième, directement après celle de Sengqun 僧群, et d'un autre côté le fait que le *Mingseng zhuan* présente ce Tanbi comme étant originaire du Hebei (littéralement : « Tanbi, du Hebei, sous les Jin » [晉河北曇苾]), précision qui est donnée dans le *Gaoseng zhuan* dès le début de sa biographie. Néanmoins, l'absence de citation de cette biographie dans le *Meisōden shō* 名僧傳抄, et l'absence de référence à un moine Tanbi dans les sources canoniques, hormis ce titre dans le *Meisōden shō*, nous empêche d'aller plus loin que cette supposition.

Les onze moines regroupés dans cette section ont « abandonné leur corps » pour des motifs différents : sauver la vie de personnes ou d'animaux, se brûler intégralement à l'image de l'acte du bodhisattva Roi-des-Remèdes ou en formulant le vœu de voir Amitābha et de renaître dans la Sukhāvātī. Les histoires se succèdent dans l'ordre suivant.

Sengqun 僧群 (d. i.) vit dans un endroit où, pour atteindre le seul point d'eau, il doit passer sur un tronc qui enjambe le vide, mais un jour, un canard blessé est allongé sur le tronc et Sengqun n'ose le déplacer de peur qu'il se blesse ou meure. Il arrête de boire et meurt, âgé de 140 ans.

Tancheng (début v^e s.) s'offre en pâture à un tigre pour sauver la vie de villageois, après lui avoir dit une prière et enjoint de ne plus causer de désastre.

Fajin (?-444) se découpe des lambeaux de chair pour nourrir des personnes souffrant de la faim.

Sengfu 僧富 (d. i.) s'éviscère pour sauver un enfant que des hommes allaient sacrifier pour lui arracher le cœur et le foie.

Fayu 法羽 (env. 352-396), Huishao 慧紹 (424-451), Sengyu 僧瑜 (412-455), Huiyi (?-463), Sengqing 僧慶 (437-459), Fanguang 法光 (447-487), Facun 法存 (?-494) et Tanhong 曇弘 (?-455) procèdent à leur autocrémation.

Deux cas se distinguent des autres : celui de Sengfu, qui survit à son autosacrifice alors que tous les autres cas sont suivis de la mort, et celui de Tancheng qui, avant de s'offrir au tigre, avait renoncé à la vie religieuse et s'était défroqué pour entrer au service d'un couple de vieilles personnes et les assister jusqu'à leur mort ; sa piété filiale était allée jusqu'au point où, alors qu'il avait fait le vœu de pouvoir de nouveau entrer dans les ordres après les funérailles du couple, il avait tellement dépensé qu'il n'avait même plus de quoi s'acheter les robes et ustensiles (le bol à aumônes, le rasoir, etc.) dont les moines doivent disposer le jour de leur ordination.

Contrairement aux sections abordées les années passées, sur les « Maîtres des écritures » (*jingshi* 經師) et les « Sermonnaires » (*changdao* 唱導), qui abordaient des vies de moines dont le point commun était d'avoir vécu à Jiankang 建康 (Nankin), et qui, de ce fait, reflétaient les pratiques et la vie du bouddhisme à la capitale, les moines étudiés cette année vivaient dans des lieux éloignés les uns des autres, et témoignent d'une pratique de sacrifice pour autrui ou de suicide rituel qui s'était répandue sur l'ensemble du sol chinois. Il y est question de cas qui se déroulèrent aussi bien dans les régions du Fujian (Sengqun au Huoshan 霍山 de Luojiang 羅江), du Jiangsu (Tancheng à Pengcheng 彭城 ; Huiyi à Jiankang), du Zhejiang (Facun à Shifeng 始豐), du Gansu (Fajin à Gaochang 高昌, Fanguang à Longxi 隴西), du Henan (Sengfu), du Shanxi (Fayu à Jizhou 冀州), du Jiangxi (Huishao à Linchuan 臨川 ; Sengyu sur le Lushan 廬山), du Sichuan (Sengqing à Shu 蜀) et du nord Vietnam (Tanhong au Jiaozhi 交趾).

De manière générale, ces moines sont présentés comme s'étant d'abord détachés des moindres plaisirs de la vie, et habitués à la pratique de l'ascèse : vivant dans le plus grand dénuement (*qingpin* 清貧) comme Sengqun, végétariens comme Sengqun et Huishao, se vêtant grossièrement comme Fanguang dont il est précisé que « les vêtements n'étaient pas faits de soie fine » (*bufu miankuang* 不服綿纈), ayant une vie chaste (*fanxing* 梵行) comme Sengqing, suivant la discipline monastique dès leur enfance (*shao xiu jixing* 少修戒行) comme Tanhong, se livrant à une stricte ascèse (*jingku* 精苦) comme Fajin et Fayu ou ayant une conduite austère (*kuxing* 苦行) comme Huishao et Huiyi. Ils observent les *dhūta*, comme Sengyu et Fanguang. Certains vivent coupés du monde (*xiawei* 下帷), comme Sengfu. La simplicité et la sobriété du mode de vie sont des qualités qu'ils partagent bien

souvent avec leurs confrères qui se consacrent à la méditation ou à la récitation intensive des écritures (*songjing* 誦經). Ils sont d'ailleurs parfois des pratiquants de la récitation des écritures (Sengqun, Fajin).

Certains semblent avoir été prédéterminés à agir ainsi. Sengqun, qui se laisse mourir de soif pour ne pas risquer de blesser ou tuer un canard, dit avant de mourir : « Quand j'étais enfant, j'ai brisé l'aile d'un canard. Voici la manifestation de la rétribution¹ ». En d'autres termes, Sengqun accepte sa mort parce qu'il reconnaît en elle l'inéluctabilité de la punition de sa faute. Deux autres moines montrent dès leur naissance, une prédestination à l'ascèse et, de là, au sacrifice. Dès sa tendre enfance, Huishao refuse de manger de la chair animale et n'est nourri que par une diète végétale ; aussi, lorsqu'il entre en noviciat à huit ans, il vit tout naturellement en appliquant strictement la discipline. Sengqing, bien que né dans une famille adepte du courant des Cinq boisseaux de riz, s'éveille par lui-même (*duwu* 獨悟) peu après sa naissance.

Les biographies des moines immolés par le feu ont été l'objet d'analyses fines et détaillées par Jacques Gernet, Jan Yün-hua et James Benn², qu'il n'est pas lieu de résumer ici, mais dont je reprendrai quelques éléments que nous avons cherché à approfondir.

Le motif annoncé dans certaines biographies (cas de Fayu, Huishao, Sengyu) est l'imitation du bodhisattva Roi-des-Remèdes, figure centrale du chapitre « Les actes antérieurs du bodhisattva Roi-des-Remèdes » [*Yaowang pusa benshi pin* 藥王菩薩本事品] dans le *Sūtra du lotus*³. Il y est raconté que ce bodhisattva fit offrande de son corps (*shen gongyang* 身供養) en s'immolant pour un Bouddha, puis renaquit à nouveau comme bodhisattva, et dans cette nouvelle incarnation se brûla le bras en offrande aux reliques du même Bouddha. Le texte précise que les mérites de l'offrande consistant à se brûler un doigt ou un orteil surpassent ceux de l'offrande d'objets précieux, de ses femmes, de ses enfants, de royaumes, de monts, de forêts, de fleuves et de lacs. L'exemple de ce bodhisattva est nommément cité dans plusieurs biographies comme source, modèle et mode d'emploi pour l'autocrémation.

Une autre source est le *Sūtra de la radiance d'or* (*Jin guangming jing* 金光明經), dont le chapitre « Renoncement au corps » (*Sheshen pin* 捨身品), raconte un sacrifice que fit un prince en se jetant du haut d'une falaise pour offrir sa chair à une tigresse affamée et éviter qu'elle dévore ses petits, et dont on apprend que le prince n'était autre que le Bouddha dans une de ses existences antérieures. La biographie de Fayu dit qu'il récita ce chapitre avant de procéder à son autocrémation. Malgré l'anachronisme de la mention de ce chapitre dans la biographie de

1. T. 2059 (12), 50.404a15 : 年少時經折一鴨翅驗此以為現報. Les références indiquées renvoient à l'édition *Taishō shinshū daizōkyō* 大正新脩大藏經 du canon bouddhique.

2. J. GERNET, « Les suicides par le feu chez les bouddhistes chinois du v^e au x^e siècle », *Mélanges Publiés par l'Institut des Hautes Études Chinoises* 2 (1960), Paris, p. 527-558 ; JAN Yün-hua, « Buddhist Self-Immolation in Medieval China », *History of Religions* 4-2 (1965), p. 243-268 ; J. BENN, *Burning for the Buddha, Self-Immolation in Chinese Buddhism*, Honolulu 2007.

3. *Miaofa lianhua jing* 妙法蓮華經, T. 262 (6), 9.53a-54a, trad. J.-N. ROBERT, *Le Sūtra du lotus*, Paris 1997, p. 344-348. L'histoire occupe le chapitre 21 du *Zhengfahua jing* 正法華經, T. 263 (9), 9.125a-127a.

ce moine qui apparemment se sacrifia avant que le *Sūtra de la radiancé d'or* fût traduit⁴, l'influence de ce récit, au même titre que tous ceux dans lesquels on voit le futur Bouddha se sacrifier pour sauver des êtres vivants, est indéniable. C'est à lui qu'en appelle Huijiao dans l'essai conclusif⁵, pour justifier les sacrifices pour le bien d'autrui.

Nous avons lu les récits de ces deux chapitres, tels qu'ils sont résumés dans la section « Renoncement au corps » (*sheshen* 捨身) du *Fayuan zhulin* 法苑珠林 de Daoshi 道世 (vii^e s.)⁶.

Si le motif annoncé dans les biographies de Fayu et Huishao est simplement l'imitation du bodhisattva Roi-des-Remèdes, celle de Sengyu souligne la motivation philosophique qui l'amena à imiter l'acte d'offrande de ce bodhisattva :

Sengyu se disait souvent que l'enchaînement aux trois mauvaises conditions d'existence résultait de l'attachement à son corps, et que si l'on mettait un terme à cet attachement, il deviendrait aisé de se défaire de ce corps. Dans ce cas, qui pouvait dire que le modèle tracé par Roi-des-Remèdes était inaccessible ? Alors il répéta plusieurs fois le serment de se brûler intégralement⁷.

D'autres textes, cependant, ont pu fournir le support pour d'autres exemples de ces pratiques. On se rend compte que l'essai conclusif de cette section mentionne tacitement l'histoire du roi Śibi qui échange sa chair contre un pigeon qu'un faucon allait dévorer (« Quand il découpa sa chair pour l'échanger contre un oiseau, il ébranla

4. Cet anachronisme, remarqué par J. GERNET, « Les suicides par le feu », n. 6, p. 531 et J. BENN, *Burning for the Buddha*, n. 66, p. 270, tient dans le fait que le *Sūtra de la radiancé d'or* fut traduit par Dharmakṣema entre 414 et 421, alors que le sacrifice aurait eu lieu autour de 396. On écarte l'idée de Jean FILLIOZAT (« La mort volontaire par le feu et la tradition bouddhique indienne », *Journal Asiatique* 251 [1963], n. 52, p. 49) voulant que Fayu aurait connu le texte dans une version sanskrite, avant qu'elle ne fût traduite en chinois, car, pour reprendre Benn, rien n'indique qu'il connaissait cette langue. Benn est d'avis que le titre « Renoncement au corps » est non pas celui du chapitre du *Sūtra de la radiancé d'or* mais une référence au chapitre « Les actes antérieurs du bodhisattva Roi-des-Remèdes » dans le *Sūtra du lotus*, mais je ne partage pas son avis et pense au contraire que Huijiao savait parfaitement ce qu'il écrivait (ou recopiait, depuis une version précédente) et que s'il avait voulu citer le chapitre du *Sūtra du lotus*, il l'aurait fait, comme il le fait dans les deux biographies qui suivent celle de Fayu. Je suis d'avis qu'il s'agit bel et bien d'un anachronisme. Il n'est pas le seul dans les *Biographies des moines éminents*.

5. Il le dit dans la phrase « Jadis, quand le prince a abandonné son corps, ses mérites lui ont fait franchir neuf kalpas » (昔王子投身功踰九劫). S'il s'agit d'une allusion au *jātaka* du sacrifice à la tigresse, la source n'est peut-être pas le chapitre « Renoncement au corps » du *Sūtra de la radiancé d'or*, où la mention des neuf kalpa ne figure pas, mais le *Xiuxing benqi jing* 修行本起經, T. 184, 3.463a20-21 : « Le bodhisattva pratiquait la pénitence/les austérités, pendant trois *asaṃkhyeya kalpa*, à la fin de ces kalpas, compatissant pour tous ceux qui tournent infiniment dans la roue des renaissances, pour les êtres il s'est jeté en pâture à la tigresse affamée, son courage et son zèle lui ont fait franchir neuf kalpas (i. e. ont raccourci de neuf kalpas le moment où il deviendrait Bouddha) ». 菩薩勤苦，經歷三阿僧祇劫，劫垂欲盡，愍傷一切，輪轉無際，為眾生故，投身餒虎，勇猛精進，超踰九劫。

6. T. 2122 (96), 53.989c-991b.

7. T. 2059 (12), 50.405a10-13 : 瑜常以為結累三塗情形故也。情將盡矣形亦宜捐。藥王之轍獨何云遠。於是屢發言誓始契燒身。

le trichiliocosme⁸ »), histoire qui est rapportée dans plusieurs sources⁹, notamment le *Recueil [de contes] à propos des six pāramitā* (*Liudu ji jing* 六度集經, T. 152), qui fut traduit au III^e siècle par Kang Sengui 康僧會 et le *Traité de la grande vertu de sagesse* (*Da zhidu lun*, T. 1509), traduit par Kumārajīva au début du V^e s. C'est non seulement tout l'ensemble des récits des vies antérieures du Bouddha (*jātaka*) et de ses exploits (*avadāna*) qui les rapportent, mais aussi tout un ensemble de textes du Mahāyāna qui font l'éloge du renoncement à soi-même, aussi bien de parties ou de la totalité de son propre corps que de ses biens et de ses proches.

Parmi le premier ensemble, des vies antérieures et des exploits, on peut citer le *Liudu ji jing*, qui rapporte dans sa section sur la perfection du don (*bushi du wuji* 布施度無極), près de trente histoires d'existences antérieures du Bouddha, dans lesquelles on le voit se faire volontairement dévorer par des animaux, ou bien se transformer en animal pour nourrir des êtres souffrant de disette, ou encore se suicider pour sauver des êtres. On peut aussi citer la *Collection de cent avadāna* (*Zhuanji baiyuan jing* 撰集百緣經; *Avadānaśataka*, T. 200) traduite au III^e siècle par Zhi Qian; le *Sūtra sur le lotus de la compassion* (*Beihua jing* 悲華經; *Karuṇapūṇḍarīkasūtra*, T. 157) traduit au début du V^e s. par Dharmakṣema.

Nous avons lu, parmi les multiples exemples édifiants qu'ils présentent, un extrait du *Zhuanji baiyuan jing* rapportant le sacrifice du roi Śibi qui, dans cette version, fait don de ses yeux au faucon¹⁰. Nous avons aussi lu un extrait du *Sūtra des actes originels du bodhisattva* (*Pusa benxing jing* 菩薩本行經) traduit durant la dynastie des Jin (317-420), racontant comment le futur Bouddha fit don de son sang et ses yeux pour fabriquer un remède afin de guérir d'une épidémie la population du royaume dont son père était roi¹¹.

Ces histoires, qui relatent des épisodes de vies antérieures du Bouddha, illustrent dans le Mahāyāna l'idéal de pratique des bodhisattvas. Elles sont reprises dans des textes qui, traduits en chinois au V^e siècle, exercèrent une influence majeure sur le cours du bouddhisme chinois aux siècles suivants. Le *Da zhidu lun*, qui compte parmi ces textes influents, illustre cet idéal en citant, notamment, le *jātaka* du roi Śibi qui se découpa des lambeaux de chair pour repaître le faucon. Ce texte par ailleurs proclame qu'un bodhisattva « est capable de donner tous ses biens précieux, sa tête, ses yeux, sa moelle, son cerveau, son royaume, ses richesses, son épouse, ses enfants, ses possessions internes et externes¹² » (nous avons lu cet extrait).

8. T. 2059 (12), 50.406a13 : 割肌買鳥駭震三千.

9. Voir les références dans É. LAMOTTE, *Le Traité de la grande vertu de sagesse : (Mahāprajñāpar amitaśāstra)*, I, Louvain 1966, p. 255-256, n. 1. Lamotte, p. 255-260, traduit la version qu'en donne le *Da zhidu lun*, T. 1509 (4), 25.87c-88c. La version qui est rapportée dans le *Liudu ji jing*, T. 152 (1), 3.1b-c est traduite par É. CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka chinois*, Paris 1962, I, p. 7-11.

10. T. 200 (4), 4.218a-c. Pour l'équivalent sanskrit, voir L. FEER, *Avadāna-śataka : Cent légendes (bouddhiques)*, Paris 1891, p. 124-127.

11. T. 155 (3), 3.119c-120c.

12. *Da zhidu lun*, T. 1509 (12), 25.146b3-4. LAMOTTE, *Le traité de la grande vertu de sagesse de Nāgārjuna*, II, p. 712-713.

Parallèlement à ce recyclage de *jātaka* et d'*avadāna*, les Mahāyānasūtra prônent l'idéal de renoncement par de nouveaux motifs. L'histoire du bodhisattva Roi-des-Remèdes dans le *Sūtra du lotus* est un exemple d'offrande au Bouddha. Le *Sūtra du mahāparinirvāṇa* rapporte l'histoire d'un bodhisattva pauvre qui vendit sa chair à un homme atteint d'une maladie maligne que seul ce remède pouvait guérir, afin d'avoir assez d'argent à offrir au Bouddha pour que celui-ci lui récite le sūtra. Dans une section consacrée à la « Pratique sainte » (« Shengxing pin » 聖行品), il rapporte une histoire de la même nature, disant que dans l'une de ses existences antérieures, le Bouddha avait accepté un marché lui offrant d'entendre une stance dite par les Bouddhas du passé en échange de sa vie (« offrande du don de son corps » *shen fengshi gongyang* 身奉施供養), et que ce geste d'offrande à la Loi correcte du *tathāgatha* (*gongyang rulai zhengfa* 供養如來正法) lui permit de franchir douze *kalpa* et d'atteindre l'éveil. Nous avons lu ces deux passages, le premier tel qu'il est rapporté dans le *Sūtra du mahāparinirvāṇa*¹³, le second en version résumée dans le *Fayuan zhulin* (section *shengxing* 聖行)¹⁴. Si le *Sūtra du mahāparinirvāṇa* proclame que chacun peut atteindre l'éveil, il glorifie un bodhisattva impitoyable dans son observance de la discipline. Nous avons lu à titre d'exemple le texte de vœu qu'il prescrit de suivre aux bodhisattvas, qui en dit long sur la sévérité dont ils doivent faire preuve envers eux-mêmes¹⁵. En voici un court extrait :

Plutôt me jeter dans un gouffre profond envahi par un feu violent que d'enfreindre le règlement établi par les Bouddhas du passé, du présent et du futur consistant à ne pas se laisser aller à une conduite impure avec des femmes [...] Plutôt m'arracher les deux yeux avec des pinces de fer brûlant, que de regarder de belles personnes si mes pensées sont souillées. Plutôt me percer tout le corps avec un poinçon en métal que d'écouter des mélodies plaisantes si mes pensées sont souillées. Plutôt me tailler le nez avec une lame tranchante que d'aspirer à humer des parfums si mes pensées sont souillées. Plutôt me tailler la langue avec une lame tranchante que d'aspirer à goûter des mets si mes pensées sont souillées. Plutôt me lacérer le corps avec une hache tranchante que d'aspirer au contact si mes pensées sont souillées.

La fascination qu'exercèrent ces histoires fut vraisemblablement renforcée par les témoignages des moines venus d'Inde et d'Asie centrale ou des pèlerins chinois qui s'y étaient rendus et qui avaient vu s'exprimer un culte là où le futur Bouddha s'était sacrifié, en Udyāna et au Gandhāra. Nous avons lu dans le récit de Faxian 法顯 (qui voyagea entre 399 et 415), le passage disant qu'il avait vu les « quatre grands *stūpas* » (*si datuo* 四大塔), qui commémoraient le sacrifice au faucon, le don des yeux, le don de la tête et le sacrifice à la tigresse affamée. À propos de ces deux derniers *stūpas*, il raconte que les rois, les ministres et les gens des contrées voisines venaient rivaliser par leurs offrandes, en répandant des fleurs et en brûlant des lampes continuellement¹⁶. Le moine Songyun 宋雲, qui voyagea

13. *Da banniepan jing* 大般涅槃經, T. 374 (22), 12.497a-b; T. 375 (20), 12.740c-741a.

14. T. 2122 (17), 53.413a-b; équivalent à T. 374 (14), 12.449b9-451b5; T. 375 (13), 12.691b4-693b.

15. T. 374 (11), 12.433a23-b19.

16. *Gaoseng Faxian zhuan* 高僧法顯傳 (*Biographie de l'éminent moine Faxian*), T. 2085, 51.858a28-b10. Pour une récente traduction, voir J.-P. DRÈGE, *Faxian : mémoire sur les pays bouddhiques*, Paris 2013.

entre 518 et 522, décrit les mêmes lieux, ainsi que le stūpa érigé par Aśoka pour conserver les reliques de l'os et de la peau du futur Bouddha qui lui avaient servi à copier les écritures¹⁷.

Un moine moins connu que ces deux pèlerins, Facheng 法盛, qui était originaire de Gaochang 高昌 et traduisit dans la seconde moitié du v^e siècle un *Sūtra sur l'origine du stūpa [commémorant] que le bodhisattva précipita son corps pour nourrir une tigresse affamée* (*Pusa toushen si ehu qita yinyuan jing* 菩薩投身餓虎起塔因緣經, T. 172), raconte qu'il s'était rendu sur les lieux du sacrifice, où un stūpa avait été érigé. Des bâtiments construits au pied de la falaise d'où le prince s'était jeté hébergeaient cinq mille moines et accueillaient des visiteurs malades et infirmes, qui brûlaient de l'encens, allumaient des lampes et se repentaient, et obtenaient tous une guérison¹⁸.

Signe de son haut degré de connaissance, le thème de l'abandon de soi était cité dans deux grandes anthologies bouddhiques composées à cette époque, le *Fayuan zayuan yuanshi ji* de Sengyou (445-518) et les *Histoires exemplaires [extraites] des sūtras et des Vinaya* (*Jinglü yixiang* 經律異相), compilé par Baochang, disciple de Sengyou. Le *Fayuan zayuan yuanshi ji* rapportait l'extrait du *Sūtra du lotus* sur le bodhisattva Roi-des-Remèdes ainsi que l'histoire, extraite du *Sūtra sur le lotus de la compassion* (*Beihua jing* 悲華經; *Karuṇāpūṇḍarīkasūtra*), d'un roi cakravartin qui durant trois mois fit brûler des lampes sur son corps, en offrande au *Tathāgatha*¹⁹. Le *Jinglü yixiang* dédie une section à la pratique pour soi-même du bodhisattva (« Zixing pusa bu » 自行菩薩部) dans laquelle sont citées plusieurs histoires de sacrifices ; on y retrouve quelques extraits du *Liudu ji jing*, les deux histoires ainsi que le texte de vœu recommandé par le *Sūtra du mahāparinirvāṇa*²⁰.

Nous voyons donc d'une part que ces histoires étaient bien connues des bouddhistes chinois, et d'autre part que la notion de sacrifice personnel était inséparable de l'engagement de bodhisattva. Cette imbrication s'exprime dans le texte de discipline à l'usage des bodhisattvas qui compose le second fascicule du *Sūtra du filet de Brahmā* (*Fanwang jing* 梵網經), sūtra composé en Chine dans la seconde moitié du v^e siècle. Le quarante-quatrième règlement mineur du *Sūtra du filet de Brahmā* dit : « Un bodhisattva doit être capable de faire don de sa chair, de son sang, de sa moelle, de sa peau et de ses os, s'ils sont nécessaires pour transmettre et copier des écritures²¹ ». Le seizième dit : « Celui qui n'est pas capable de se brûler

(Foguo ji), p. 14-16.

17. *Luoyang qielan ji* 洛陽伽藍記 (*Mémoire sur les monastères de Luoyang*), T. 2092 (5), 51.1020b11-12. É. CHAVANNES, « Voyage de Song Yun dans l'Udyāna et le Gandhāra (518-522 p. C.) », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* III (1903), p. 411-412 ; J.-M. LOURME, *Yang Xuanzhi : Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang*, Paris 2014, p. 144.

18. T. 172, 3.428a.

19. *Chu sanzang jiji* 出三藏記集, T. 2145 (12), 55.90c10 pour la citation de l'extrait du *Beihua jing* 悲華經, équivalent à T. 157, 2.175c3-9 ; p. 90c11 pour la citation de l'extrait du *Sūtra du lotus*.

20. T. 2121 (8), 53. 44a-b pour l'extrait du *Sūtra du mahāparinirvāṇa* contenant comment le bodhisattva vendit sa chair pour entendre prêcher ce sūtra ; p. 43a-c pour l'autre extrait au sujet du bodhisattva ayant obtenu de connaître une demie-stance ; p. 44c-45a pour le texte de vœu.

21. T. 1484 (2), 24.1009a20-22.

le corps, un bras ou même un doigt ne mérite pas d'être appelé bodhisattva membre du clergé. Un bodhisattva doit être prêt à offrir son corps, sa chair, ses mains ou ses pieds aux tigres, aux loups, aux lions et aux esprits affamés²² ».

Cette même imbrication s'exprime aussi dans la cérémonie d'ordination de bodhisattva que détaille le *Chujia ren shou pusa jie fa* 出家人受菩薩戒法 (*Méthodes de réception des préceptes de bodhisattva par les membres du clergé*). Ce manuscrit de Dunhuang, daté de l'an 519 par un colophon²³, décrit une méthode composée par compilation de méthodes préexistantes, qui emprunte surtout au *Sūtra sur l'observance des terres de bodhisattva* (*Pusa dichi jing* 菩薩地持經, T. 1581) et dans une moindre mesure au *Sūtra du filet de Brahmā*. Le texte de ce manuscrit se compose de neuf sections, qui sont : 1. Introduction (*xu* 序, l. 1-79); 2. Dispositions préalables (*fangbian* 方便, l. 80-115); 3. Invitation à recevoir les préceptes (*qingjie* 請戒, l. 116-168); 4. Procédure pour l'ordination (*jiemo* 羯磨, l. 169-346); 5. Réception des préceptes sur le comportement supérieur (*shou she da weiyijie fa* 受攝大威儀戒法 (l. 347-505); 6. Préceptes pour le culte aux Trois joyaux (*gongyang sanbao jie* 供養三寶戒, l. 506-518); 7. Préceptes pour bénéficier au bon Dharma (*she shanfa jie* 攝善法戒, l. 519-558); 8. Préceptes pour bénéficier à tous les êtres (*she zhongsheng jie* 攝衆生戒, l. 559-628); 9. Explication des caractéristiques des péchés (*lüeshuo zuixing* 略說罪相, l. 629-691). Nous avons lu la section 4, qui constitue le corps de la méthode d'ordination. Lors de cette cérémonie, le maître officiant pose une première série de dix questions à l'ordinand bodhisattva, lui demandant s'il est prêt à donner différentes parties de son corps, voire à renoncer à la vie, pour le bénéfice des êtres (*she zhongsheng* 攝衆生). Il lui pose ensuite une seconde série de dix questions lui demandant s'il est prêt à sacrifier différentes parties de son corps ainsi que ses biens et sa famille, à endurer toutes sortes de souffrances pour le bénéfice de la transmission du bon Dharma, qu'il s'agisse d'écouter la Loi, de copier les textes ou de faire des offrandes aux Bouddhas. Chaque question se présente sous la forme de : « Pour bénéficier aux êtres/au bon Dharma, on est sans pitié pour sa vie, comme le bodhisattva [untel] qui a commis [tel sacrifice], dont le transfert des mérites [qu'il a acquis par ce sacrifice] a permis aux êtres de [tirer tel et tel bénéfice qui les fait progresser vers l'éveil/de transmettre le Dharma] ». Or, les vingt exemples auxquels il se réfère sont, pour une certaine part, les fameux extraits du *Sūtra du mahāparinirvāṇa*, du *Sūtra du lotus* ou du *Traité de la grande vertu de sagesse*, mais surtout, pour la plus grande part, extraits du *Sūtra de l'ornementation fleurie* (*Da fangguang fo huayan jing* 大方廣佛華嚴經, T. 278), qui apparaît aussi comme l'une des autres sources d'inspiration pour les actes d'abandon du corps des moines des Six Dynasties, bien qu'il ne soit pas cité dans le *Gaoseng zhuan*.

22. T. 1484 (2), 24.1006a18-21.

23. Pelliot 2196. Il s'agit d'un manuscrit de 693 lignes ligne finale. Le colophon indique qu'il fut copié sur ordre impérial le 5^e mois de 519 par le moine Huiming 慧明 du monastère Waguansi 瓦官寺, célèbre monastère de Jiankang. Le texte a été édité par TSUCHIHASHI Shūkō 土橋秀高, « Perio bon 'Shukkenin ju bosatsukai hō' ni tsuite » ベリオ本「出家人受菩薩戒法」について, *Bukkyōgaku kenkyū* 仏教学研究 25/26 (1968), p. 93-148. Pour une analyse du contenu, voir A. JANOUSCH, « The emperor as bodhisattva : the bodhisattva ordination and ritual assemblies of Emperor Wu of the Liang dynasty », dans J. P. McDERMOTT, *State and Court Ritual in China*, Cambridge 1999, p. 112-149.

Outre les deux sources citées dans les biographies, le *Sūtra de la radiance d'or* et le *Sūtra du lotus*, c'est donc un fonds de récits édifiants auxquels s'ajoutent quelques œuvres majeures du Mahāyāna qui ont inspiré, justifié et servi de modèle aux moines dont nous avons étudié les biographies.